

... Très loin des classiques, plus proche des impressionnistes, malgré un naturalisme primitif, il était inclassable (et pourquoi le classer?). On le disait personnel et indépendant, mais il était en réalité dépendant de son milieu, s'en nourrissant et l'enrichissant, noué encore à ses origines, et dans ce sens, un peintre original.

Il fut vite reconnu par les siens et ses premiers succès furent rapides. On a vite compris l'apport et la nouveauté de ce jeune peintres, dans ce pays où l'expression picturale était exportation aliénant sans objet, orientalisant tout au plus les traditions occidentales. On se penchait sur le pays. Lellouche était dans le pays! Simple, jeune, heureux, il en a exprimé le premier, sans effort, sans contrainte, la complexité, la fluidité mouvante, les oppositions inattendues.

Ses voyages au Maroc et en Espagne et le contact des grandes œuvres ne purent le détacher de son origine et de la marque picturale qu'elle lui avait imprimée.

Les toiles de Marrakech et de Tolède subissent encore le reflet de son enfance à Tunis et je revois encore sur les murs et les portes de son cagibi, les copies de Rembrandt, de Goya, de Renoir même, traitées avec une désinvolture, une fantaisie curieuse. Albert Giacometti n'a-t-il pas dit récemment que l'originalité se révélait autant dans les copies que dans les œuvres personnelles.

Ce furent les plus belles années de Lellouche, celles de son assurance joyeuse. Discuté souvent, il était gâté par tous, vivant librement entre son cagibi et son piano dans la maison maternelle. -Avez-vous jamais entendu Lellouche pianoter, ignorant solfège, notes, mais aussi inspirant et rythmé qu'en peinture? -Ses fidèles amis qui le révélèrent à lui-même: Louis le peintre suisse, Tunisien honoraire-le père Laurent, caustique ou solennel selon le ciel, mais toujours désabusé, et la traine d'admirateurs attentifs à ses performances »comme à celles d'un sportif.

Le premier choc eut lieu à Paris et Lellouche n'en est pas encore guéri. Il y avait donc autre chose que le bleu, le jaune, le vert et l'orange de son Tunis... Il y avait d'autres ciels, d'autres gens. Il y avait des œuvres qu'on se donnait la peine de construire, de peindre en profondeur des œuvres retenues, sobres et combien plus exactes. Il y avait le Louvre et tout était à renouveler sinon à refaire.

Nous avons connu Lellouche en ces dures années de solitude, de travail, de recherche-jamais de doute.

Silencieusement et presque sans amis-massier chez Colarossi -il étudiait tous les jours, à toutes les heures du jour, tant la peinture était sa vie.

Heureusement pour lui, il était débarrassé de la cour de ses supporters sans exigence, de la nonchalante suffisance de ceux qui se contente de produire sans se renouveler.

Il « appris la peinture »une autre peinture sans maître ni école, une peinture à l'image de la nature, du réel; il apprit à découvrir, derrière la première impression, à rendre plus que le premier jet.

Il apprit le nu, la Seine, le Pont-neuf et de la toile naquirent désormais les volumes avant les couleurs, les attitudes avant le mouvement, tant il était intimidé de s'être trop imprudemment exposé.

Chaque jour était une nouvelle recherche, une victoire sur une plastique qu'il ne craignait plus d'affronter, de tourmenter. Sans rien perdre de sa spontanéité, de son originalité, son art s'est fait plus sensible et plus humain.

Les murs de son atelier rue Daguerre de couvraient de belles séries d'études, d'académies aux valeurs sobres, de nus profondément soigné, de ponts de Paris pas toujours réussis mais exactement sentis, frileux et limpides comme ces fins de jours de mars à Paris. Soutine vint les voir longuement attentivement et il revint. Un jour, rue Campagne-Première, un amateur nordique profita d'une période de « crise » pour lui enlever cinquante admirables dessins. Nous les regretterons toujours.

La guerre nous a ramené Lellouche transformé, en plein essor mais insatisfait. Il eut du mal à « se retrouver » à engrener aux exigences d'une lumière qu'il avait oubliée d'une terre ardente, calcinée, un art qui s'était affiné. Il ne suffisait plus de voir et de peindre, de prendre la nature. Il fallait la comprendre. Il fallait dépassant ses premières impressions, se dépasser.

Jamais Lellouche ne fut aussi inquiet, jamais si tâtonnant. Il eut des abandons, des retours à la facilité d'antan. Nous lui pardonnerons un jour certaines faiblesses déconcertantes.

L'an dernier, toutefois; il se remit au travail aussi consciencieusement qu'a Paris, sinon aussi joyeusement qu'en ses premières années de peinture. Il ne craignit pas d'affronter les différents problèmes de notre ensoleillement. Il osa étaler des ombres mauves qui firent crier mais qui sont vraies. Et filmer en de multiples petites toiles tous les états d'une marine, voile, sable et mer. Il y a dans le déroulement de ces pochades d'incontestables réussites, mais c'est à Tozeur et à Nefta, où nous nous étonnions de le voir partir, qu'il atteignait à la pointe de ses recherches, de ses découvertes. Je pense à une petite oasis qui marque un tournant dans son œuvre, réactualisant une cristallisation des formes par l'harmonieux, naturel, spirituel assemblage d'une unique teinte verte à peine relevée de courtes et fines touches orange et bleu.

Nous attendons plus de Lellouche, nous l'attendons au retour d'une autre cure de travail acharné à Paris. Sans doute il se renouvellera, sans doute il variera, mais ce que nous savons de lui nous permet de penser qu'il saura surmonter de plus grandes difficultés, subir en les assimilant d'autres influences, enrichir son art en gardant son style, son originalité, sa qualité de peintre de notre pays.

*Dr Georges VALENSI 1947*